

Se taire

Marc Chabot

Numéro 798, septembre–octobre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88782ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabot, M. (2018). Se taire. *Relations*, (798), 50–50.

Se taire

Marc Chabot



L'auteur est écrivain et parolier

« Personne n'est exempt de dire des sottises. Le malheur est de les dire avec sérieux. »

MONTAIGNE

Reprendre la plume. Venir raconter encore une fois que le monde ne va pas bien et que nous le savons. Ne rien ignorer, lire le journal du matin et contempler la valse des millions entre les dominants de ce monde. Vaudrait parfois mieux se taire. J'apporte mon café près de ma chaise et je vais lire ailleurs. Le manifeste de Nuccio Ordine, *L'utilité de l'inutile* (Les Belles Lettres, 2014). Nous le sommes tous, inutiles, après tout.

Il faudrait trouver le moyen d'en parler correctement, mais même de manière insatisfaisante, cela suffirait pour entamer une action contre le bruit assourdissant de la niaiserie. La beauté d'une phrase, le soin qu'on apporte à écouter une chanson, la lecture lente d'un poème, l'entrée dans un nouveau roman, les pensées d'un philosophe, les images d'un film, les couleurs d'une peinture : se laisser avoir par l'inutilité des petites choses. S'éloigner du monde en se rapprochant de ce qu'il pourrait être. Je n'aime pas les briseurs de rêve, je n'aime pas les battements violents du monde qui terrorisent, qui assassinent, qui crient sans cesse pour se faire entendre.

Si pour se faire entendre il faut crier, je préfère me taire. Si, pour être là, il nous faut pousser tout le monde, je préfère me ranger. S'il faut être partout pour exister, je préfère la discrétion.

Je ne veux pas être là tout le temps. Pourquoi cacher le bonheur d'être au monde ? Pourquoi camoufler le goût de vivre ? Ce n'est pas ce que signifie se taire.

J'aime encore écrire des lettres. C'est une manière de parler à quelqu'un, de lui adresser la parole sans rien exiger de lui, même pas une réponse. J'écris donc des lettres. J'ai aussi des conversations téléphoniques qui me font du bien. Je ne

veux pas d'une exposition en permanence. Il m'arrive aussi d'écrire à personne, mais d'écrire quand même, pour mieux comprendre ce que je pense.

Se taire. Il faut bien entendre ce que cela peut signifier. Se taire parce que j'ai besoin du silence. Se taire par besoin de se retrouver ailleurs que dans l'étourderie du temps présent.

Je me souviens d'un temps où je disais avec d'autres : il faut philosopher ici et maintenant. Mais on peut écrire : il faut philosopher ailleurs et n'importe quand. Cela a tout autant de sens. Montaigne n'écrivait pas nécessairement pour son temps. Cela ne l'empêchait pas d'être de son temps.

Je n'écris pas pour ajouter au bruit. J'écris pour faire cesser le bruit. J'ai besoin du silence pour dire quelque chose. J'ai besoin de me taire pour faire entendre une voix. La tentation est si grande de vociférer. Je sais maintenant que la résistance passe par une sorte d'anti-militantisme. Tant pis si cette dernière affirmation est mal entendue. Parce qu'il s'agit d'une affirmation difficile à soutenir. Elle est risquée. Je prends ce risque, j'assume ce risque. L'affirmation finira par trouver le chemin du sens.

J'ai besoin des semeurs et des semeuses d'espoir. Je pourrais me demander ce que cela signifie maintenant, l'espoir. Ne compliquons pas les choses pour rien. L'espoir signifie la même chose qu'avant : une disposition de l'esprit qui attend du mieux pour tous. Ce n'est pas de l'optimisme. Ce n'est pas de la naïveté. Si je veux du mieux pour tous, je tente quotidiennement de mieux faire pour tous.

Alors j'espère sans retour. Cet espoir doit être assez fort pour me donner la force de lire, de faire silence, d'agir, de créer encore, de revenir lentement en société, de penser cette société, d'agir au plus près du monde. Espérer, c'est pouvoir se dire qu'on en a assez de l'absence de l'essentiel. Je ne parle pas dans le vide quand je réclame l'espoir de toutes mes forces.

J'écris. Il n'y a personne. Pour le moment, cette voix est silencieuse. Je suis dans une pièce sombre, devant l'écran de l'ordinateur. J'ai parfois l'impression de me parler tout seul, mais je sais que cette solitude est la bonne.

« L'intelligence est disparue, et je ne veux pas être pessimiste, mais il y a des fois où elle s'absente longtemps¹. »

J'ai retrouvé cette réplique de Pierre Curzi dans un vieux cahier qui traîne depuis longtemps dans ma bibliothèque. Il y a 15 ans que je l'ai écrite dans ce cahier. Probablement au moment où j'ai regardé le film *Les invasions barbares*. Je ne sais plus trop. Mais je me demande si nous attendons encore. Je me demande si nous avons oublié. Je me demande si cela vaut la peine de le dire. Je réponds « oui » parce que je sais ce que cela peut signifier de répondre « non ». Pourquoi ajouterais-je une couche de cynisme ? Pourquoi faudrait-il y consentir ? Ai-je seulement le droit de regarder ailleurs ? Se taire, ce n'est pas s'installer dans le consentement. Se taire, c'est prendre le temps de préparer autre chose pour ce monde qui se satisfait trop souvent du même.

« Je ne demande pas au Présent ma raison d'être. Le Présent ignore pourquoi je suis². »
WALT WHITMAN

On a été dans le *no future*, puis on a proclamé la fin du passé ou de l'histoire, je vous annonce l'abolition du terrorisme du présent. Là-dessus, je me tais. ☺

1. Réplique du film de Denys Arcand, *Les invasions barbares* (2003).

2. *Walt Whitman*, traduction de Rosaire Dion-Lévesque, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1965, p. 27.